

Place de l'histoire dans la société africaine

Boubou Hama et J. Ki-Zerbo

L'homme est un animal historique. L'homme africain n'échappe pas à cette définition. Comme partout ailleurs, il a fait son histoire et il s'est fait une idée de cette histoire. Au plan des faits, les œuvres et les preuves de capacité créatrice sont là sous nos yeux, sous forme de pratiques agraires, de recettes culinaires, de traitements de la pharmacopée, de droits coutumiers, d'organisations politiques, de productions artistiques, de célébrations religieuses et d'étiquettes raffinées. Depuis l'apparition des premiers hommes, les Africains ont créé au fil des millénaires une société autonome qui par sa seule vitalité témoigne du génie historique de leurs auteurs. Cette histoire engendrée dans la pratique a été en tant que projet humain conçue *a priori*. Elle est aussi réfléchie et intériorisée *a posteriori* par les individus et les collectivités. Elle devient de ce fait un cadre de pensée et de vie: un « modèle ».

Mais la conscience historique étant le reflet de chaque société, et même de chaque phase significative dans l'évolution de chaque société, on comprendra que la conception que se font les Africains de leur histoire et de l'histoire en général, porte la marque de leur développement singulier. Le seul fait de l'isolement des sociétés suffit pour conditionner étroitement la vision historique. C'est ainsi que le roi des Mossi (Haute-Volta) portait le titre de Mogho-Naba, c'est-à-dire le roi du monde, ce qui illustre bien l'influence des contraintes techniques et matérielles sur l'idée qu'on se fait des réalités socio-politiques. C'est ainsi qu'on peut constater que le temps africain est parfois un temps mythique et social. Mais aussi que les Africains sont conscients d'être les agents de leur propre Histoire. Enfin l'on verra que ce temps africain est un temps réellement historique.

Temps mythique et temps social

A première vue et à la lecture de nombreux ouvrages ethnologiques, on a le sentiment que les Africains étaient immergés et comme noyés dans le temps mythique, vaste océan sans rivage et sans repère, alors que les autres peuples parcouraient l'avenue de l'Histoire, immense axe jalonné par les étapes du progrès. En effet, le mythe, la représentation fantastique du passé, domine souvent la pensée des Africains dans leur conception du déroulement de la vie des peuples. A un point tel que parfois le choix et le sens des événements réels devaient obéir à un « modèle » mythique qui pré-déterminait jusqu'aux gestes les plus prosaïques du souverain ou du peuple. Sous les espèces de « coutumes » issues d'un au-delà du temps, le mythe gouvernait ainsi l'Histoire, qu'il était chargé par ailleurs de justifier. Dans un tel contexte apparaissent deux caractéristiques frappantes de la pensée historienne : son intemporalité et sa dimension essentiellement sociale.

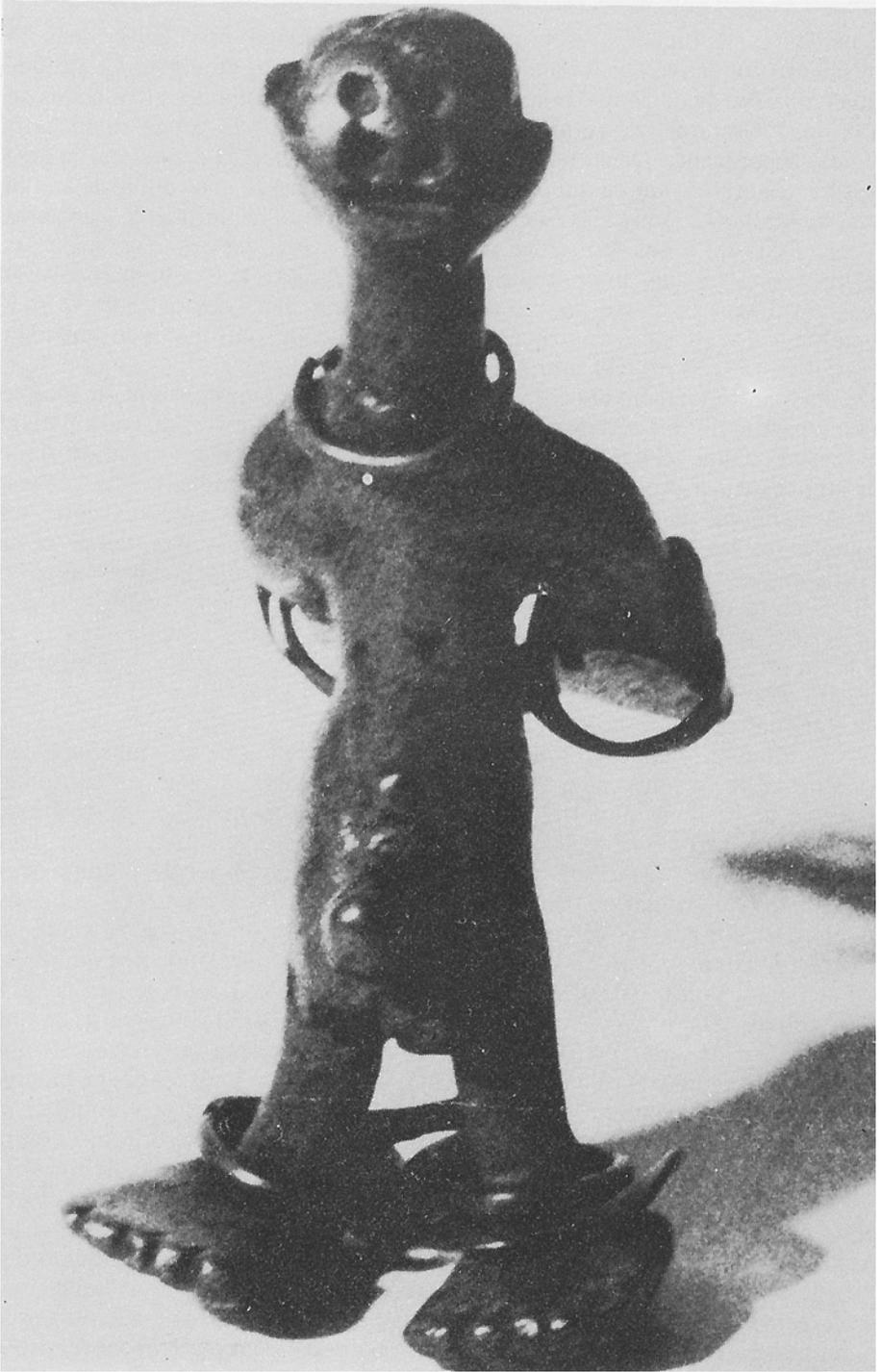
Dans cette situation, en effet, le temps n'est pas la durée qui rythme un destin individuel. C'est le rythme respiratoire de la collectivité. Ce n'est pas un fleuve qui se déroule à sens unique à partir d'une source connue jusqu'à une embouchure connue. Dans les pays techniquement développés, même les chrétiens établissent une nette démarcation entre « la fin des temps » et l'éternité. Cela peut-être parce que l'Évangile oppose nettement ce monde transitoire et le monde à venir, mais aussi parce que, par ce biais et pour bien d'autres raisons, le temps humain est pratiquement laïcisé. Or généralement, le temps africain traditionnel englobe et intègre l'éternité en amont et en aval. Les générations passées ne sont pas perdues pour le temps présent. Elles restent à leur manière toujours contemporaines et aussi influentes sinon davantage que de leur vivant. Dans ces conditions, la causalité s'exerce, bien sûr, d'amont en aval, du passé sur le présent et du présent sur l'avenir, non pas uniquement par le truchement des faits et la pesée des événements écoulés, mais par une irruption directe qui peut s'exercer dans tous les sens. Quand l'empereur du Mali, Kankou Moussa (1312-1332) envoya un ambassadeur au roi du Yatenga pour lui demander de se convertir à l'islam, le chef Mossi répondit qu'il lui fallait d'abord consulter ses ancêtres avant de prendre une telle décision. On voit ici comment le passé par le biais du culte est en prise directe sur le présent, les ancêtres étant constitués en gérants directs privilégiés des affaires qui adviennent des siècles après eux. De même, dans la cour de nombreux rois, des fonctionnaires interprètes des songes exerçaient sur l'action politique projetée, un poids considérable. Ces exégètes du rêve étaient en somme des ministres du futur. On cite le cas du roi rwandais Mazimpaka Yuhi III (fin du XVII^e siècle) qui vit en rêve des hommes au teint clair venant de l'Est. Il prit alors des arcs et des flèches ; mais avant de lancer les flèches contre eux, il les garnit de bananes mûres. L'interprétation de cette attitude à la fois agressive et accueillante, ambiguë en somme, injecta une image privilégiée dans la conscience collective des Rwandais et n'est peut-être pas étrangère à l'attitude peu combative de ce peuple pourtant

aguerri, face aux colonnes allemandes du XIX^e siècle assimilées aux visages pâles aperçus dans le songe royal deux siècles auparavant. Dans un tel temps « suspendu », l'action est même possible du présent sur ce qui est considéré comme passé mais qui reste en fait contemporain. Le sang des sacrifices d'aujourd'hui reconforte les ancêtres d'hier. Et jusqu'à nos jours, des Africains exhortent leurs proches à ne pas négliger les offrandes au nom des parents décédés, car, ceux qui ne reçoivent rien constituent la classe pauvre de ce monde parallèle des défunts, et sont contraints de vivre sur les subsides des privilégiés qui sont l'objet de généreux « sacrifices » faits en leur nom.

Plus profondément encore, certaines cosmogonies enregistrent au compte d'un temps mythique des progrès réalisés dans un temps historique qui, n'étant pas perçu comme tel par chaque individu, est relayé par la mémoire ahistorique du groupe. Ainsi procède la légende Gikuyu qui rend compte de l'avènement de la technique du fer. Mogaï (Dieu) avait partagé les animaux entre les hommes et les femmes. Mais celles-ci ayant été trop dures, leurs bêtes s'échappèrent et devinrent sauvages. Les hommes intercédèrent alors auprès de Mogaï en faveur de leurs femmes en disant : « Nous voulons, pour t'honorer, te sacrifier un agneau : mais nous ne tenons pas à le faire avec un couteau de bois, pour ne pas encourir les mêmes risques que nos femmes. » Mogaï les félicita alors pour leur sagesse et pour les doter d'armes plus efficaces, leur enseigna la recette de la fonte du fer.

Cette conception mythique et collective était telle que le temps devenait un attribut de la souveraineté des leaders. Le roi Shilluk était le dépositaire mortel d'un pouvoir immortel, car il totalisait en lui-même le temps mythique (il incarne le héros fondateur) et le temps social considéré comme source de la vitalité du groupe. De même chez les Bafulero du Zaïre oriental, comme dans le Bunyoro (Ouganda) ou chez les Mossi (Haute-Volta) le chef est le pilier du temps collectif : « Le Mwami est présent : le peuple vit. Le Mwami est absent : le peuple meurt. » La mort du roi est une cassure du temps qui arrête les activités, l'ordre social, toute expression de la vie, depuis le rire jusqu'à l'agriculture, et l'union sexuelle des bêtes ou des gens. L'interrègne est une parenthèse dans le temps. Seul l'avènement d'un nouveau roi recrée le temps social qui se ranime et se meuble derechef. Tout est omniprésent dans ce temps intemporel de la pensée animiste où la partie représente et peut signifier le tout ; comme les cheveux et les ongles qu'on se garde de laisser tomber entre les mains d'un ennemi de peur qu'il n'ait une prise sur la personne elle-même.

En effet, c'est jusqu'à la conception générale du monde qu'il faut s'élever pour comprendre la vision et la signification profonde du temps chez les Africains. On verra alors que dans la pensée traditionnelle, le temps qui tombe sous le sens n'est qu'un aspect d'un autre temps vécu par d'autres dimensions de la personne. Lorsque le soir venu, l'homme s'étend sur sa natte ou son lit pour dormir, c'est le moment que choisit son double pour partir, pour refaire le chemin que l'homme a suivi durant la journée, hanter



Statuette en bronze représentant le pouvoir dynastique des Songhay (Tera Niger), cl. A. SALIFOU.

les lieux qu'il a fréquentés et refaire les gestes et les travaux qu'il a accomplis consciemment pendant la vie diurne. C'est au cours de ces pérégrinations que le double se heurte aux forces du Bien et à celles du Mal, aux bons génies comme aux sorciers mangeurs de doubles ou « cerko » (en langue songhaï et zarma). C'est dans son double que réside la personnalité de quelqu'un. Le Songhaï dit d'un homme que son bya (double) est lourd ou léger, pour signifier que sa personnalité est forte ou fragile : les amulettes ont pour but de protéger et renforcer le double. Et l'idéal, c'est d'arriver à se confondre avec son double, à se fondre en lui jusqu'à ne former qu'une seule entité qui accède alors à un degré de sagesse et de force surhumaines. Seul le grand initié, le maître (kortékonyntü, zimaa) parvient à cet état où le temps comme l'espace ne constituent plus des obstacles. Tel était le cas de SI, l'ancêtre éponyme de la dynastie : « Effrayant est le père des SI, le père des tonnerres. Quand il a une carie, c'est alors qu'il croque des gravillons ; quand il a de la conjonctivite c'est à ce moment qu'éblouissant, il allume le feu. De ses grands pas, il arpenté la terre. Il est partout et nulle part. »

Le temps social, l'Histoire, ainsi vécue par le groupe, accumule un pouvoir qui est la plupart du temps symbolisé et concrétisé dans un objet transmis par le patriarche, le chef du clan ou le roi à son successeur. Ce peut être une boule d'or conservée dans un tobal (tambour de guerre) associé à des éléments arrachés au corps du lion, de l'éléphant ou de la panthère. Cet objet peut être enfermé dans une boîte ou un canari comme les regalia (tibo) du roi mossi... Chez les Songhaï-Zarma, c'est une tige de fer acérée à un bout. Chez les Sorko de l'ancien empire de Gao, c'était une idole ayant la forme d'un gros poisson pourvu d'un anneau dans la gueule. Chez les forgerons, c'est une forge mythique qui rougeoie parfois la nuit pour exprimer son courroux. C'est le transfert de ces objets qui constituait la dévolution juridique du pouvoir. Le cas le plus frappant est celui des Sonianké, descendants de Sonni Ali, qui disposent de chaînes en or, en argent ou en cuivre, où chaque chaînon représente un ancêtre, l'ensemble représentant la lignée dynastique jusqu'à Sonni le Grand. Au cours de cérémonies magiques, ces chaînes magnifiques sont dégurgitées devant un public ébahi. Au moment de mourir, le patriarche sonianké dégurgite une ultime fois la chaîne et la fait avaler à l'autre bout par celui qu'il a choisi pour lui succéder. Il meurt aussitôt après avoir rendu sa chaîne à celui qui doit le continuer. Ce testament en action illustre éloquemment la force de la conception africaine du temps mythique et du temps social. On a pu penser qu'une telle vision du processus historique était statique et stérile, dans la mesure où plaçant la perfection de l'archétype dans le passé à l'origine des temps, elle semble assigner comme idéal à la cohorte des générations la répétition stéréotypée des gestes et de la geste de l'Ancêtre. Le mythe ne serait-il pas le moteur d'une Histoire immobile ? Nous verrons qu'on ne peut s'en tenir uniquement à cette seule approche de la pensée historique chez les Africains.

Par ailleurs, l'approche mythique, il faut bien le reconnaître, existe à l'origine de l'histoire de tous les peuples. Toute histoire à l'origine est une histoire sainte. Et même, cette approche accompagne le développement

historique, pour réapparaître de temps à autre sous des formes merveilleuses ou monstrueuses. Tel est le mythe nationaliste qui fait que tel chef d'Etat contemporain célèbre s'adressait à son pays comme à une personne vivante. Cependant que sous le régime nazi, le mythe de la race concrétisé par des rituels issus du fond des âges mobilisait des millions de personnes pour les holocaustes que l'on sait.

Les africains sont-ils conscients qu'ils sont les agents de leur histoire ?

Certes depuis quelques siècles, l'homme africain a de multiples raisons de n'être plus le foyer d'une conscience responsable. Trop de diktats extérieurs aliénants l'ont domestiqué pour que, même quand il se trouvait très loin de la côte des esclaves et du chef-lieu où trônait le commandant blanc, il n'ait pas reçu dans un coin quelconque de son âme la marque annihilante du serf.

De même, dans la période précoloniale, de nombreuses sociétés africaines élémentaires, presque closes, donnent l'impression que leurs membres n'avaient la conscience de faire l'histoire qu'à une échelle et dans une mesure très limitée, souvent à la dimension de la grande famille et dans le cadre d'une hiérarchie coutumière gérontocratique, rigoureuse et pesante. Néanmoins, même et peut-être surtout à ce niveau, le sentiment de l'autorégulation communautaire, de l'autonomie, était vif et puissant. Le paysan lobi et kabyé dans son village, quand il était « maître de case »¹ avait le sentiment de maîtriser très largement son propre destin. La meilleure preuve est que c'est dans ces régions d'« anarchie » politique, où le pouvoir était la chose du monde la mieux partagée, que les envahisseurs et en particulier les colonisateurs ont eu le plus de mal à s'imposer. L'attachement à la liberté était ici la preuve même du goût de l'initiative et du dégoût de l'aliénation.

Dans les sociétés fortement structurées, en revanche, la conception africaine du chef donne à ce dernier une place exorbitante dans l'histoire des peuples dont il incarne littéralement le projet collectif. On ne s'étonnera pas alors de constater que la tradition retrace toute l'histoire originelle des Malinké dans la *Louange à Soundjata*. Il en va de même pour Sonni Ali chez les Songhaï de la Boucle du Niger. Cela ne traduit nullement un conditionnement « idéologique » détruisant l'esprit critique, encore que, dans des sociétés où la voie orale est le seul canal de l'information, les autorités contrôlant un solide réseau de griots disposaient presque d'un monopole pour la diffusion de la « vérité » officielle. Mais les griots ne constituaient pas un corps monolithique et « nationalisé ».

Par ailleurs, l'histoire la plus récente de l'Afrique précoloniale démontre que la place qui est dévolue aux leaders africains dans les représentations mentales des gens, n'est sans doute pas surfaite. Tel est le cas de Chaka, qui

1. L'expression bambara « so-tigui » équivalant à une échelle inférieure, de dougou-tigui (chef de village), dyamani-tigui (chef de canton) et kélé-tigui (général en chef) rend bien la force de cette autorité.

a véritablement forgé la « nation » Zulu dans la tourmente des combats. Ce que les témoignages écrits et oraux permettent de saisir de l'action de Chaka, a dû se produire à maintes reprises au cours du développement historique africain. La constitution des clans mandé remonte, nous dit-on, à Soundjata ; et l'action de Osei Tutu comme de Anokye dans la formation de la « nation » Ashanti, semble être à la mesure de l'idée que les Ashanti s'en sont faite jusqu'à nos jours. D'autant plus que, presque jamais, l'idée du leader moteur de l'Histoire n'est réduite à un schéma simpliste créditant un seul homme de tout le développement humain. Presque toujours, il s'agit d'un groupe dynamique célébré comme tel. Les compagnons des chefs ne sont pas oubliés y compris ceux de condition inférieure (griots, porte-parole, serviteurs). Ils entrent souvent dans l'histoire comme des héros.

La même remarque vaut pour les femmes, qui, contrairement à ce qu'on a dit et répété à satiété, occupent dans la conscience historique africaine une place sans doute plus importante qu'ailleurs. Dans les sociétés à régime matrilineaire, cela se comprend aisément. A Wanzarba, près de Tera (Niger), où la succession à la chefferie était matrilineaire, les Français durant la période coloniale, pour aligner les habitants de ce village sur les autres villages songhaï, avaient nommé un homme pour commander cette agglomération. Mais les Sonianké² eux, n'en ont pas moins conservé leur kasey (prêtresse) qui continue jusqu'à nos jours à assumer la responsabilité du pouvoir spirituel. Ailleurs aussi, les femmes apparaissent aux gens comme ayant joué un rôle de tout premier plan dans l'évolution historique des peuples. Filles, sœurs, épouses et mères de rois, comme cette étonnante Luedji qui fut tout cela successivement et mérita le titre de Swana Mulunda (mère du peuple Lunda), elles étaient bien placées pour peser sur les événements. La célèbre Amina qui, dans les pays hawsa, conquiert au XV^e siècle pour le compte de Zaria tant de terres et de villes portant encore son nom, n'est qu'un autre modèle parmi des milliers de l'idée que les femmes ont su donner aux sociétés africaines de leur autorité historique. Et cette idée est vivante jusqu'à présent en Afrique, après le rôle joué par la femme dans la guerre d'Algérie, et dans les partis politiques au cours de la lutte nationaliste pour l'indépendance au sud du Sahara. Certes, la femme africaine est utilisée aussi pour le plaisir et la décoration, comme nous le suggèrent celles qu'on nous montre attifées de tissus d'importation autour du roi du Dahomey présidant une fête coutumière. Mais dans le même spectacle participaient les amazones, fer de lance des troupes royales contre Oyo et contre les envahisseurs colonialistes à la bataille de Cana (1892). Par leur participation au travail de la terre, à l'artisanat et au commerce, par leur ascendance sur leurs fils, qu'ils soient princes ou manants, par leur vitalité culturelle, les femmes africaines ont toujours été considérées comme actrices éminentes de l'histoire des peuples. Il y a eu et il y a toujours des batailles pour ou par les femmes. Car les femmes elles-mêmes ont souvent joué le rôle dévolu à la ruse ou à la trahison par la séduction. Comme dans le cas de la sœur de Soundjata ou des femmes envoyées par le roi de Ségou Da Monzon chez

2. Dans ce clan, le pouvoir se transmet « par le lait », bien qu'on admette que le lien du sang contribue à le renforcer. Mais chez les Cerko, c'est uniquement par la voie du lait que le pouvoir se transmet.

ses ennemis. Malgré une ségrégation apparente dans les réunions publiques, chacun sait en Afrique que la femme est omniprésente dans l'évolution. La femme, c'est la vie. Et aussi la promesse de l'expansion de la vie. C'est par elle d'ailleurs que des clans différents consacrent leurs alliances. Peu loquace en public, elle fait et défait les événements dans le secret des cases. Et l'opinion publique formule ce point de vue dans le proverbe « Les femmes peuvent tout gâter, elles peuvent tout arranger. »

Au total, tout se passe comme si en Afrique la permanence des structures élémentaires des communautés de base à travers le mouvement historique avait conféré à tout le processus un caractère populaire très remarquable. La faible envergure des sociétés a fait de l'histoire l'affaire de tout le monde. Malgré la médiocrité technique des moyens de communication (bien que le tam-tam assurât la télécommunication de village en village), la faible ampleur de l'espace historique était à la mesure de l'appréhension mentale d'un chacun. D'où l'inspiration « démocratique » incontestable qui anime la conception de l'Histoire par les Africains dans la plupart des cas ! Chacun avait le sentiment de compter et de pouvoir, en dernier ressort, se soustraire à la dictature, ne serait-ce qu'en faisant sécession le cas échéant, pour se réfugier dans l'espace disponible. Chaka lui-même l'a éprouvé à la fin de sa carrière. Ce sentiment de faire l'Histoire, même à l'échelle du microcosme villageois, comme le sentiment d'être seulement une molécule dans le courant historique créé au sommet par le roi assimilé à un démiurge, sont très importants pour l'historien. Car en eux-mêmes ils constituent des faits historiques et contribuent à leur tour à créer l'histoire.

Le temps africain est un temps historique

Mais peut-on considérer le temps africain comme un temps historique ? Certains l'ont nié et ont soutenu que l'Africain ne conçoit le monde que comme une réédition stéréotypée de ce qui fut. Il ne serait donc qu'un incorrigible disciple du passé répétant à tout venant : « C'est ainsi que nos ancêtres l'ont fait » pour justifier tous ses faits et gestes. S'il en était ainsi, Ibn Baṭṭūṭa n'aurait trouvé à la place de l'empire du Mali que des communautés préhistoriques vivant dans des abris creusés dans des roches et des hommes vêtus de peaux de bêtes. Le caractère social même de la conception africaine de l'Histoire lui donne une dimension historique incontestable, car l'Histoire c'est la vie croissante du groupe. Or à cet égard on peut dire que pour l'Africain le temps est dynamique. Ni dans la conception traditionnelle, ni dans la vision islamique qui influencera l'Afrique, l'homme n'est le prisonnier d'un piétinement statique ou d'un recommencement cyclique. Bien sûr, en l'absence de l'idée du temps mathématique et physique comptabilisé par addition d'unités homogènes, et mesuré par des instruments confectionnés à cet effet, le temps demeure un élément vécu et social. Mais dans ce contexte, il ne s'agit pas d'un élément neutre et indifférent. Dans la conception globale du monde, chez les Africains, le temps est le lieu où l'homme peut sans

cesse procéder à la lutte contre la décroissance et pour le développement de son énergie vitale. Telle est la dimension principale de l'«animisme»³ africain où le temps est le champ clos et le marché dans lequel se heurtent ou se négocient les forces qui hantent le monde. Se défendre contre toute diminution de son être, accroître sa santé, sa forme physique, la taille de ses champs, la grandeur de ses troupeaux, le nombre de ses enfants, de ses femmes, de ses villages, tel est l'idéal des individus comme des collectivités. Et cette conception est incontestablement dynamique. Les clans Cerko et Sonianké (Niger) sont antagonistes. Le premier qui représente le passé et tente de régner sur la nuit, s'attaque à la société. Le second au contraire est maître du jour; il représente le présent et défend la société. Ce symbolisme à lui seul est éloquent. Mais voici une strophe significative de l'invocation magique chez les Songhai.

«Ce n'est pas de ma bouche
c'est de la bouche de A
qui l'a donné à B
qui l'a donné à C
qui l'a donné à D
qui l'a donné à E
qui l'a donné à F
qui me l'a donné.
Que le mien soit meilleur dans ma bouche
que dans celle des anciens.»

Il y a ainsi chez l'Africain la volonté constante de se réclamer du passé qui constitue pour lui comme une justification. Mais cette invocation ne signifie pas l'immobilisme et ne contredit pas la loi générale de l'accumulation des forces et du progrès. D'où la formule «Que le mien soit meilleur dans ma bouche que dans celle des anciens».

Le pouvoir en Afrique noire s'exprime souvent par un mot qui signifie «la force»⁴. Cette synonymie marque l'importance que les peuples africains assignent à la force, sinon à la violence dans le déroulement de l'Histoire. Mais il ne s'agit pas simplement de la force matérielle brute. Il est question de l'énergie vitale qui intègre une polyvalence de forces, lesquelles vont de l'intégrité physique à la chance, et à l'intégrité morale. La valeur éthique est considérée en effet comme une condition «sine qua non» de l'exercice bénéfique du pouvoir. De cette idée témoigne la sagesse populaire qui, dans de nombreux contes, met en scène des chefs despotiques finalement châtiés et en tire littéralement la morale de l'histoire. Le *Ta'riḳh-al-Sūdān* et le *Ta'riḳh-el-Fattāsh* ne tarissent pas d'éloges sur les mérites de al-Ḥajj Askiya Muḥammad. Il est vrai qu'ils y étaient matériellement intéressés: Mais ils mettent systématiquement en relation les vertus de ce prince avec sa «fortune». Ainsi pense aussi Bello Muḥammad qui invite Yacouba Baoutchi à méditer sur l'histoire de l'empire Songhai: c'est grâce à sa justice que Askiya Muḥammad a non

3. «L'animisme», ou mieux encore la religion traditionnelle africaine, se caractérise par le culte rendu à Dieu et aux forces des esprits intermédiaires.

4. Fanga (en bambara), panga (en moré), pan (en samo).

seulement maintenu, mais renforcé l'héritage de Sonni Ali. Et c'est quand les fils d'Askiya se sont écartés de la justice de l'islam que leur empire s'est disloqué en se morcelant en multiples principautés impuissantes.

Pour le fils d'Usman dan Fodio, le même principe vaut pour leur propre gouvernement: «Jette un regard sur le passé, sur tous ceux d'autrefois qui ont commandé avant nous... Il existait avant nous des dynasties millénaires dans le pays hawsa. Dans ceux-ci, de nombreux peuples avaient acquis de grands pouvoirs qui se sont écroulés parce qu'éloignés de leur base organisée dans la justice, de leurs coutumes et traditions, altérées par l'injustice. Pour durer quant à nous, notre force doit être la force de la vérité et celle de l'islam. Le fait pour nous d'avoir tué Yunfa⁵ d'avoir détruit l'œuvre de Nafata, d'Abarchi et de Bawa Zangorzo peut impressionner les générations actuelles en dehors même de l'influence de l'islam. Mais celles qui viendront après nous, n'apercevront plus tout cela: elles nous jugeront par la valeur de l'organisation que nous leur aurons laissée, par la force permanente de l'islam que nous aurons établie, par la vérité et la justice que nous aurons su imposer dans l'Etat.»

Cette vision élevée du rôle de l'éthique dans l'Histoire ne provient pas seulement des convictions islamiques du leader de Sokoto. Dans les milieux «animistes» aussi, l'idée existe que l'ordre des forces cosmiques peut être dérangé par des agissements immoraux, et que ce déséquilibre ne peut être que préjudiciable à son auteur. Cette vision du monde où les valeurs et exigences éthiques font partie intégrante de l'ordonnance même du monde peut apparaître comme mythique. Mais elle exerçait une influence objective sur les comportements des hommes et singulièrement sur de nombreux leaders politiques africains. Dans ce sens, on peut dire que si l'Histoire est souvent justification du passé, elle est aussi exhortation pour l'avenir. Dans les systèmes préétatiques, l'autorité morale cautionnant ou corrigeant éventuellement la conduite des affaires publiques était assumée par des sociétés spécialisées, parfois secrètes, tel le lo du peuple Senoufo, ou le poro de la Haute-Guinée. Ces sociétés constituaient souvent des pouvoirs parallèles chargés de jouer le rôle de recours en dehors du système établi. Mais elles finissaient parfois par se substituer clandestinement au pouvoir constitué. Elles apparaissaient alors aux gens comme des centres occultes de décision, confisquant au peuple l'emprise sur sa propre Histoire. Dans le même type de sociétés, l'organisation en classes d'âges est une structure de première importance pour la conduite de l'histoire du peuple. Cette structure, dans la mesure où elle est établie d'après une périodicité connue, permet de remonter dans l'histoire des peuples jusqu'au XVII^e siècle. Mais elle remplissait aussi un rôle spécifique dans la vie des sociétés. En effet, même dans les collectivités rurales sans innovation technique majeure et par conséquent assez stables, les conflits de générations n'étaient pas absents. Il importait donc de les prendre en charge pour ainsi dire, en ordonnant le flux des générations et en structurant les relations entre elles pour éviter qu'elles ne dégénèrent en affrontements violents par mutation brusque. La génération engagée dans

5. Princes du Gobir.

l'action délègue un de ses membres à la génération des jeunes qui la suit immédiatement. Le rôle de cet adulte n'est pas d'éteindre l'impatience de ces jeunes, mais d'en canaliser la fougue irréfléchie qui pourrait être néfaste à l'ensemble de la collectivité, et en tout cas préparerait mal les intéressés à assumer leurs responsabilités publiques⁶.

La conscience du temps passé était très vive chez les Africains. Ce temps qui pèse lourdement sur le présent n'annihile cependant pas le dynamisme de celui-ci, comme en témoignent de nombreux proverbes. La conception du temps telle qu'on la décèle dans les sociétés africaines n'est certainement pas inhérente ou consubstantielle à une sorte de « nature » africaine. C'est la marque d'un stade dans le développement économique et social. A preuve les différences flagrantes qu'on note même aujourd'hui entre le temps-argent des citadins africains et le temps tel qu'il est appréhendé par leurs contemporains et confrères des brousses. L'essentiel est que l'idée de développement à partir d'origines recherchées soit présente. Même sous l'écorce des contes et des légendes, ou les scories des mythes, il s'agit d'un effort pour rationaliser le développement social. Parfois même des efforts encore plus positifs ont été faits pour entamer le calcul du temps historique. Celui-ci peut être lié à l'espace, comme quand on parle du temps de faire un pas pour qualifier une durée minimale. Il peut être lié à la vie biologique, comme le temps d'une inspiration et d'une expiration. Mais il est souvent lié à des facteurs extérieurs à l'homme individuel, les phénomènes cosmiques, climatiques et sociaux par exemple, surtout quand ils sont récurrents. Dans la savane soudanaise, on compte généralement l'âge chez les adeptes des religions traditionnelles africaines par le nombre de saisons des pluies. Pour dire qu'un homme est âgé, on dit couramment soit le nombre de saisons des pluies qu'il a vécues, soit d'une façon plus elliptique qu'il « a bu beaucoup d'eau ».

Des systèmes de comput plus perfectionnés ont parfois été mis sur pied⁷. Mais le pas décisif ne sera fait dans ce domaine que par l'utilisation de l'écriture. Encore que l'existence d'une classe lettrée ne garantisse nullement la prise de conscience par tout le peuple d'une histoire collective. Du moins permet-elle de jalonner le flux historique de repères qui en organisent le cours.

Par ailleurs, l'accession aux religions monothéistes, ancrées dans une histoire donnée, a contribué à doubler la représentation du passé collectif, de « modèles » qui apparaissent souvent en filigrane dans les récits. Par exemple

6. Par exemple chez les Alladian de Moosou (près d'Abidjan), l'organisation par générations (au nombre de cinq, chacune « régnant » neuf ans) reste en vigueur y compris pour les tâches de type « moderne » : construction, réjouissances pour un diplôme ou une promotion...

7. Ivor WILKS montre ainsi, en critiquant le livre de D.P. HENIGE : *The chronology of oral tradition: quest for a chimera*, que les Akan (Fanti, Ashanti...) disposaient d'un système de calendrier complexe, avec la semaine de sept jours, le mois de six semaines, l'année de neuf mois, ajusté périodiquement au cycle solaire selon une méthode encore incomplètement élucidée. « Il était donc possible, dans le cadre du calendrier Akan, de se référer par exemple au dix-huitième jour du quatrième mois de la troisième année du règne de l'Ashantihene Osei Bonsu. » Méthode de datation encore courante dans les pays européens au XVIII^e et même au XIX^e siècle. Cf. I. Wilks, 1975, pp. 279 et ss.

sous forme de rattachements arbitraires des dynasties aux sources de l'islam *dont les valeurs et les idéaux serviront aux prophètes noirs pour bouleverser* le cours des choses dans leur pays d'origine.

Mais le bouleversement du temps s'opère surtout par l'entrée dans l'univers du rendement économique et de l'accumulation monétaire. Alors seulement le sens du temps individuel et collectif se transforme par l'acculturation aux schémas mentaux en vigueur dans les pays qui influencent économiquement et culturellement les Africains. Ceux-ci découvrent alors que souvent c'est l'argent qui fait l'Histoire. L'homme africain, si proche de son Histoire qu'il avait l'impression de la forger lui-même dans des micro-sociétés, affronte alors à la fois le risque d'une gigantesque aliénation et la chance d'être coauteur du progrès global.